
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 12 (1984)

DOI: 10.11588/fr.1984.0.51598

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Peter-Eckhard KNABE (Hg.), *Frankreich im 17. Jahrhundert*, Köln (dme Verlag) 1983, X-222 p. (Kölner Schriften zu Geschichte und Kultur, 4).

Ce volume est un manuel d'initiation à la civilisation et à la culture française du XVII^e siècle: destiné à des étudiants ou à un public de non-spécialistes, il cherche plus à faire le point et à présenter une synthèse qu'à apporter des éléments neufs. Mais il remplit parfaitement le rôle que se sont assigné les éditeurs. Un chapitre (par Otto DANN) présente la politique, l'économie et la société, avec un tableau des institutions françaises et du système de l'absolutisme jusqu'à la *Frühaufklärung* et aux débuts de la critique illustrés par Bayle (nous serions plus réticents à placer avec O. Dann, p. 29, Jurieu dans ce groupe car ses audaces politiques ont une autre origine). Avec un chapitre sur la philosophie, Paul JANSSEN présente à la fois les orientations de la pensée et les systèmes des grands philosophes (Descartes, Mersenne, Pascal, l'occasionalisme, la science expérimentale); en un si petit nombre de pages, il était difficile de faire plus précis pour rendre accessibles ces philosophes aux lecteurs non francophones; on ne saurait donc reprocher à l'auteur telle ou telle omission de détail ou tel raccourci, mais on regrette l'absence d'un développement général sur l'augustinisme en tant que tel, avec toutes ses formes, comme d'ailleurs sur la survivance du platonisme et du néo-platonisme jusqu'aux premières années du règne de Louis XIV. Sur les questions philosophiques, enfin, l'absence dans la bibliographie des travaux d'Henri Gouhier s'explique mal, car ils sont fondamentaux pour la connaissance de la pensée au XVII^e siècle. Un des plus importants chapitres est consacré à la langue (par Artur GREIVE), et, comme celui qui traite de la littérature (par Peter-Eckhard KNABE), il tient compte de tout le renouvellement des perspectives opéré depuis un demi-siècle par des travaux sur la linguistique, la rhétorique, les genres et la théorie littéraires. Pour embrasser l'ensemble de la culture, des chapitres bien informés sont consacrés à la musique et à l'art (respectivement par Dietrich KÄMPER et Dirk KOCKS, avec de bonnes illustrations). Le tableau est toujours juste et largement compréhensif. Une lacune, quand même, difficilement explicable, étant donné le nombre et l'importance des études consacrées à ce domaine, la religion, la spiritualité, la théologie: au XVII^e siècle, cela faisait partie de la culture la plus vivante: il est vrai qu'à travers les chapitres consacrés à la société, à la philosophie, à la littérature et aux arts, il y est fait plusieurs fois allusion, mais un développement propre n'aurait pas été superflu.

Jacques LE BRUN, Paris

La Pensée Religieuse dans la littérature et la civilisation du XVII^e siècle en France. Actes du colloque de Bamberg 1983, éd. par Manfred TIETZ et Volker KAPP, Paris/Seattle/Tübingen (Papers on French Seventeenth Century Literature) 1984, 398 p.

Sans risque d'exagération, on peut assurer que le recueil d'actes du colloque de Bamberg de mai 1983 présenté par Manfred TIETZ et Volker KAPP est destiné à servir longtemps d'ouvrage de référence. Le projet est clair et modeste dans sa formulation. Après le constat du long privilège accordé par les historiens de la littérature au côté profane du XVII^e siècle, les éditeurs manifestent leur désir d'éclairer l'autre face de ce qui fut aussi «le siècle des saints». «Le côté profane et le côté religieux ne peuvent pas être isolés l'un de l'autre dans la culture et dans la civilisation françaises du XVII^e siècle», écrivent-ils. D'où l'objectif fixé: «Le colloque de Bamberg (12-14 mai 1983) avait pour but de dégager l'éminente présence de la pensée religieuse dans la culture du siècle classique.» En fait, le résultat va bien au-delà de l'intention exprimée. C'est toute l'imprégnation d'une société par la Religion qui se révèle à nous à la lecture de ces riches communications.

Voici «La Princesse de Clèves». Pas de roman dont l'auteur n'apparaisse, de prime abord,

plus éloigné de préoccupations religieuses. Et pourtant Wolfgang LEINER nous montre bien comment la conduite de l'héroïne dans le monde et vis-à-vis de son époux s'éclaire par les sermons de Bourdaloue sur l'état de mariage et les dangers de la cour. Sa vie de veuve est presque une réplique de ce que Bossuet a montré en exemple dans l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre. La Palatine, elle, s'endort au sermon, mais elle n'en est pas moins, comme le montre Dirk VAN DER CRUYSSÉ à partir de son abondante correspondance, une excellente chrétienne. Elle a beau se méfier des prêtres, détester le pape et juger infime la séparation entre catholiques et luthériens, sa « petite religion », comme elle l'écrit, n'a rien d'un déisme. Quoi de plus émouvant que cette femme qui, bien que foncièrement catholique, veille à garder en mémoire, et les chante au besoin, quand elle est seule, les cantiques luthériens de son enfance. Et cela jusqu'à la veille de sa mort. Les cantiques d'ailleurs – mais catholiques cette fois – sont étudiés par plusieurs auteurs. Herbert SCHNEIDER, après s'être étonné du retard de la France pour constituer un *corpus* à l'image de celui qui existe en Allemagne, souligne l'importance qu'a eu pour la diffusion d'une piété et d'une sensibilité tridentine le cantique spirituel. C'est souvent par son intermédiaire que les simples, les enfants, les femmes apprennent à connaître leur religion et qu'ils la vivent, comme la Palatine, quotidiennement. Le support donné par des airs à la mode, voire d'opéras célèbres tels que ceux de Lully, les rend encore plus aisés à apprendre par le public qui peu à peu se déshabitue, du moins l'espère-t-on, du caractère mondain qu'avaient ces pièces à leur origine. Les cantiques, en effet, les hymnes, les noëls, constituent le fonds d'une littérature considérable, pratiquement ignorée aujourd'hui et que Fritz NIES s'emploie à inventorier. Masse énorme presque en son entier d'inspiration religieuse et qui prouve à l'évidence que dans ces villes et ces campagnes françaises du XVII^e siècle la culture est, avant tout, orale. La « Bibliothèque bleue » étudiée par Giovanni DOTOLI n'infirme pas cette conclusion. Bien au contraire. Elle est à plus de 40 %, selon l'inventaire de 1789, composée d'ouvrages religieux. Vies de saints en vers et en prose, complaints sur la mort et les fins dernières, récits versifiés de la Nativité ou de la Passion, noëls et cantiques, encore une fois, constituent les éléments de ce fonds dont l'intérêt ne tient pas seulement à son importance quantitative, mais aussi aux informations qu'il est susceptible de nous apporter sur les mentalités. Mais justement cette imprégnation religieuse, repérable partout, à la Cour comme dans les plus lointaines campagnes, dans quelle mesure n'a-t-elle pas changé ou du moins fait évoluer les mentalités ? Le problème n'est pas abordé de front dans un colloque dont les préoccupations sont avant tout littéraires. Plusieurs auteurs de communications, néanmoins, apportent des éléments de réflexion. Alois HAHN, examinant la doctrine de la confession chez Bourdaloue, constate que pour le célèbre jésuite, comme pour Calvin au siècle précédent (mais pour des raisons différentes), « on ne peut pas se contrôler si on ne se connaît pas ». Par conséquent, une « surveillance de soi prudente qui exige une auto-observation d'ordre scientifique » est réclamée du chrétien. On pourrait, d'ailleurs, prolonger l'analyse de M. Hahn en montrant que ce qui apparaît au grand jour avec Bourdaloue est inclus, un siècle plus tôt dans la pratique de l'examen de conscience quotidien si chaudement recommandée et si soigneusement expliquée par les jésuites dans leurs premiers manuels de dévotion. Du côté protestant, il est bien possible que le journal intime ou la correspondance, telle que celle passionnante échangée au milieu du siècle par Sarrau et Rivet et étudiée par Roger ZUBER, tienne la même fonction. Il n'est pas surprenant, dès lors, que ce soit au XVII^e siècle, avec toute l'importance accordée au moi que vienne à la place d'honneur l'« expérience religieuse » analysée par Jacques LE BRUN. Reconnue comme une évidence depuis Ignace de Loyola et Thérèse d'Avila, elle n'en est pas moins suspecte aux yeux de nombreux théologiens qui réclament des preuves. Mais le fidèle, habitué à s'examiner, qui fait ainsi l'expérience du surnaturel, est aussi troublé et méfiant. Et c'est ce qui explique, chez une Marguerite-Marie Alacoque, par exemple, des formulations comme « Voici comment il me semble la chose s'être passée », « il me semblait voir ». L'étude du langage jusque dans ces moindres réticences et réserves peut être, comme le montre M. Le Brun,

une voie pour appréhender ce qu'est l'expérience mystique. La psychanalyse aussi. L'examen engagé selon des méthodes qui s'en inspirent par Henk HILLENAAR du *Télémaque* révèle l'intérêt d'une semblable approche pour un auteur spirituel tel que Fénelon.

Pourtant, ce que montrent très bien les actes de ce colloque, c'est que la Religion a beau être partout, elle n'en rencontre pas moins de sévères résistances et elle subit des échecs. En politique d'abord. Dans le face à face que nous présente Volker KAPP entre Nicolas Caussin, un temps confesseur du roi Louis XIII, et Richelieu, le jésuite sort vite vaincu et exilé de surcroît. Or, Caussin n'est ni une tête brûlée, ni le premier venu. C'est un des grands espoirs de la Compagnie de Jésus dont le livre *«La Cour sainte»*, est répandu dans toute l'Europe. Dans son ministère auprès du roi, il s'est bien gardé d'intervenir dans les affaires politiques. Mais il a tenu ferme à la règle exprimée par Bellarmin quelques années auparavant, selon laquelle il convient de refuser l'absolution au prince *«si sa confession n'est entière et la confession d'un Prince souverain ne l'est jamais, si elle ne comprend seulement que les offences qu'il a faites comme personne privée [...] sans s'entendre aux péchez qu'il a commis comme Prince.»* On pourrait poursuivre l'analyse de M. Kapp en disant qu'avec le renvoi du confesseur rigoureux, la monarchie française fait un choix: elle rejette le modèle du prince chrétien tel qu'il se trouve établi en d'autres parties de l'Europe, ainsi en Bavière et, d'une certaine manière, à la tête du Saint-Empire. Il n'y a donc pas eu en France de *«politique chrétienne»*. Il n'y eut pas davantage de théâtre chrétien, selon Jacques TRUCHET. La tragédie sous sa forme française n'est ni la tragédie grecque, ni le théâtre du siècle d'or espagnol, elle n'est pas d'essence religieuse. Ses auteurs sont, généralement, loin de vouloir édifier et quand ils le souhaitent, tel Racine et son *Athalie*, ils n'y parviennent pas toujours. Ce qui est démontré pour le théâtre, n'est-il pas valable, plus largement, pour la littérature? L'étude d'Harald WENTZLAFF-EGGEBERT sur *«La fausseté des vertus humaines»* de Jacques Esprit expose comment une œuvre conçue à côté de La Rochefoucauld par un homme qui l'a parfaitement connu et même a voulu collaborer avec lui n'est, en définitive, qu'un simple livre de morale édifiant. Ulrich SCHULTZ-BUSCHHAUS insiste sur la séparation absolue qu'opère La Bruyère entre l'éloquence profane et celle de la chaire. Celle-ci doit être dépourvue de tout ornement et même de toute rhétorique. Elle doit présenter les vérités évangéliques dans la plus *«noble simplicité»*. Ce n'est pas seulement question de goût, de réaction anti-baroque, mais surtout volonté de ne pas traiter des choses de la Religion comme celles du monde. A propos du personnage de Lucrèce étudié dans la littérature du XVII^e siècle, Manfred TIETZ relève bien ce complet clivage entre le roman où les valeurs purement humaines de l'*«illustre romaine»* sont exaltées et les ouvrages de dévotion où elles sont suspectées et opposées à celles des saintes et des martyres. Plutôt que d'une résistance à la Religion, ce qui apparaît, au fil des communications, est la séparation, qui s'accroît au cours du siècle, entre le profane et le sacré. Et non pas seulement en raison d'un processus de sécularisation ou de laïcisation – mots qui ont été à plusieurs reprises prononcés dans les discussions – mais aussi, je crois, à cause d'un approfondissement de la vie religieuse chez les fidèles, d'une exigence plus grande, conséquence elle-même d'une meilleure connaissance de la Foi et de soi-même comme il a été montré plus haut. La question qui reste posée et qu'invite à explorer ce très beau livre, est celle justement de cette exigence plus aiguë en France qu'ailleurs, de cette volonté si tôt affirmée de séparer parfois radicalement ce qui est religieux de ce qui ne l'est pas. Le contraste n'est-il pas éclatant avec les pays rhénans, la Bavière et même les Pays-Bas du Sud pourtant sensibles – ô combien! – au jansénisme? Mais nous voici maintenant sur le terrain des historiens qui peuvent remercier les *«littéraires»* de leur avoir apporté tant de riches matériaux et de thèmes de réflexion. La conclusion appartient à Jean MESNARD qui a su fort bien exprimer, dans l'allocution de clôture, les tensions du grand siècle. *«L'équilibre entre le religieux et l'humain fait l'originalité et la profondeur du XVII^e siècle.»* Et il ajoute: *«Mais l'équilibre réalisé est à la fois grandiose et fragile.»*

Louis CHÂTELLIER, Nancy